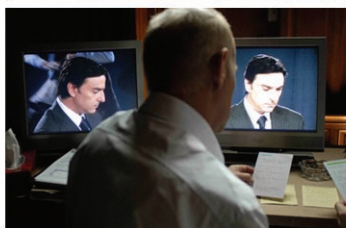


PYRAMIDE présente



LE CANDIDAT

un film de **NIELS ARESTRUP**

ADR Productions présente

LE CANDIDAT

un film de **NIELS ARESTRUP**

avec **YVAN ATTAL**

Durée : 1h35

SORTIE LE 11 AVRIL 2007

PYRAMIDE
DISTRIBUTION

5, rue du Chevalier de St. George
75008 PARIS
T. 01 42 96 01 01
F. 01 40 20 02 21

PRESSE

Laurence Granec et Karine Ménard

5 bis, rue Kepler - 75116 Paris
T. 01 47 20 36 66
F. 01 47 20 35 44
lgranec@club-internet.fr

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.pyramidefilms.com

SYNOPSIS

Peu avant l'élection présidentielle d'un état européen, Michel Dedieu a remplacé au pied levé le candidat de son parti, contraint de se retirer à cause d'un cancer fulgurant. Au lendemain du premier tour, il ne lui reste que très peu de temps pour préparer avec son équipe rapprochée, le débat télévisé qui l'opposera à son adversaire. Peu apprécié des médias et de l'opinion, il doit à tout prix améliorer son image et affiner son argumentaire. À cette fin, il organise un week-end de travail dans sa propriété. Le candidat, d'abord docile et fragile, se plie à toutes les exigences de son staff, quand, arrivé au bord de l'épuisement, il découvre qu'il est en fait prisonnier d'une terrible manipulation dont il ne s'extraira qu'en jouant sa propre partition...

Entretien avec Niels Arestrup

Comment vous est venue l'idée du film ?

Il y a quatre ans, dans un moment de profond ennui, j'ai commencé à me raconter une histoire. Je ne caressais alors pas du tout l'idée de réaliser un film. Il s'agissait davantage d'une rêverie, d'une image qui s'est imposée à moi, celle d'une grande berline noire avançant vers une propriété. En deux semaines j'ai écrit une quinzaine de pages que j'ai soumises à Frédéric Bourboulon qui a trouvé ça intéressant. Pour des raisons personnelles Frédéric n'a pas pu faire le film et Dominique Besnehard m'a alors présenté Pascal Verroust, l'actuel producteur du film. Les choses se sont enchaînées sans même que je m'en rende compte. Très vite s'est posée la question de savoir qui le mettrait en scène. Au départ il n'était pas question que je le réalise, puis on m'a encouragé à le faire. Une fois que j'avais mis le doigt dans la machine, je me suis laissé prendre au jeu.

A partir de quand cela s'est-il mué en désir ou en plaisir de réaliser ?

Le désir est tellement mélangé à la peur qu'il est difficile de nommer le moment précis où naît l'envie de faire un film. J'avais le sentiment de ne pas avoir grand chose à faire avec tout ça. Evidemment il y a l'orgueil de se dire que, si on le fait, il s'agit de le faire le mieux possible. Cet orgueil, mélangé à la trouille, fait que vous vous retrouvez un jour dans une propriété, avec tout un tas de gens que vous ne connaissez pas et un premier jour de tournage.

Pourquoi cette histoire-là en particulier ?

Allez savoir ! Je ne suis pas particulièrement intéressé par la politique. Les choses se sont faites petit à petit. Au départ c'était une démarche ludique ; la voiture noire entrait dans la propriété, il y avait des gens sur une terrasse, je suivais une femme dans son salon. Tout ce que je vous raconte paraît paradoxal et étrange mais c'est sincère, je ne voulais pas spécialement raconter l'histoire d'un candidat à l'élection présidentielle.

Les premières minutes de votre film rendent parfaitement compte de cette image de départ, de cette sorte de rêverie que vous avez eue.

Tout à fait. On ne sait pas qui est dans la voiture ni où va la voiture. Et la scène dure le temps que ma rêverie a duré. C'est une question d'honnêteté par rapport à ce que j'avais imaginé. Autant le restituer le plus fidèlement possible.

Yvan Attal dit au contraire que vous aimez détruire ce que vous mettez en place, notamment en ce qui concerne le passage du scénario au film réalisé ensuite.

C'est juste, à l'exception de cette première partie. Un tournage c'est autre chose. C'est une disponibilité à des lieux, des gens,

des fatigues, des hésitations, les siennes et celles des autres. C'est très vivant, organique. Etant dans une démarche ludique, je me suis rendu très disponible à ce qui se passait.

**Qu'avez-vous appris sur le travail de metteur en scène ?
Vous êtes à la fois réalisateur d'un premier film, et en même temps vous êtes un habitué des plateaux de cinéma.**

Je me faisais un monde de la réalisation d'un film. C'était comme parler le mandarin. J'étais persuadé que le poids du vocabulaire, de la technique, de la nécessité d'une expérience, serait difficile à gérer. En réalité j'ai découvert que ça restait quelque chose d'extrêmement difficile (c'est pourquoi je ne me prétendrai jamais cinéaste), mais moins compliqué que je ne l'imaginai. Il se trouve que j'ai eu une entente très chaleureuse avec Yvan. Du coup j'ai eu le sentiment de faire le film doucement, tendrement, avec simplicité.

Comment choisit-on tel objectif, tel travelling, comment gère-t-on la technique en tant qu'expression artistique, quand on débarque « vierge » sur un plateau de cinéma ?

C'était sans doute le champ essentiel de mon angoisse. J'en avais beaucoup parlé à Jacques Audiard avec qui je venais de tourner *De battre mon cœur s'est arrêté*. Il me disait que toutes ces questions techniques étaient de fausses questions. A partir du moment où l'on entre dans une pièce avec les acteurs, il faut se laisser guider naturellement vers l'endroit où l'on a envie d'être, et ensuite chercher la distance à laquelle on veut se trouver. Il me disait qu'il ne fallait pas chercher plus que ça. De toute façon quand on est dépourvu d'expérience, on n'a rien d'autre que son instinct.

Et puis un lieu organise naturellement des rapports. Ici, il s'agissait d'un huis-clos, dans une propriété ancienne qui pesait comme une sorte de masse, un domaine qui, par son

architecture, ses colonnes, pouvait rappeler l'univers de la tragédie classique, manière pour moi d'insister sur le caractère intemporel de ces jeux de pouvoir.

Paradoxalement la direction d'acteur m'a paru nettement plus compliquée. Quand on dirige des acteurs au théâtre on a beaucoup de choses à leur dire. Sur le film au contraire j'avais très peu à leur dire. Cela revient un peu à comparer le théâtral et le non théâtral. Il me paraissait beaucoup plus intéressant de mettre les acteurs en confiance et de compter sur eux, de jouer avec leurs propres envies. Et puis quand je joue au cinéma j'aime bien qu'on ne m'en dise pas trop. Le facteur temps est primordial au cinéma : on dispose de peu de temps pour assimiler les informations.

Est-ce compliqué de gérer cet ensemble de personnages inscrits dans un récit qui est presque un récit choral ?

C'est au montage que le récit s'est davantage focalisé sur le personnage d'Yvan Attal. Au départ effectivement, il y avait beaucoup plus de sous-intrigues. En face de votre table de montage, vous recevez un premier ours du film qui fait deux heures et demi, et qui est la restitution intégrale de ce que vous avez filmé. Il faut alors impérativement prendre parti. Le choix que nous avons fait, ma monteuse Sylvie Gadmer et moi, nous a poussés à suivre principalement ce personnage. Il faut servir une unité. Tout ce qui ne rentre pas dans le cadre de cette unité doit être retranché, même si ça peut parfois être douloureux.

Vous aviez déjà en tête Yvan Attal durant la phase d'écriture ?

Non. Au départ les personnages étaient beaucoup plus âgés. Tout simplement parce que ma structure mentale me poussait vers des gens de ma génération. Ce sont les réalités de la

production et de la distribution qui m'ont suggéré qu'il serait peut-être plus intéressant que le candidat et son entourage soient plutôt quarantenaires. Yvan s'est imposé assez vite. J'ai vu tous ses films, je l'aime beaucoup en tant qu'acteur. Lui était persuadé qu'il ne serait pas crédible en tant qu'homme politique ce qui est évidemment faux. Mais en un sens, cela m'arrangeait d'ailleurs puisque le personnage lui-même est convaincu de ne pas être crédible. Ce qui m'intéresse dans le travail d'Yvan c'est le doute. C'est un grand acteur car il doute sans arrêt. La qualité de ce doute fait qu'il a un jeu très ouvert, disponible, fragile et féminin. Quand il tourne un plan il ouvre trois portes.

Son personnage est mal à l'aise avec la mise en scène, le mensonge. Est-ce quelque chose que vous aviez particulièrement envie de traiter pour votre premier film ?

La façon dont vous vous emparez d'un objet est emprunte de votre propre histoire, mais d'une manière inconsciente. D'une part, je suis quelqu'un d'assez mal à l'aise, qui ne s'est jamais complètement senti à sa place dans ce travail de comédien. D'autre part j'ai pu observer, depuis que je fais ce métier, l'évolution du rapport de force entre les médias et l'art. J'ai vu le poids pris par la télévision et l'apparence. C'est quelque chose qui a profondément changé entre les années 70 et aujourd'hui. J'ai vu la même chose se produire dans le monde politique, d'une façon encore plus crue et vulgaire. Si bien qu'aujourd'hui il me semble qu'aucune parole ne peut exister si elle n'est pas, dans le même temps, une image. Le fait que l'image a pris le pas sur la pensée, la réflexion, l'humanisme, l'art est pour moi quelque chose de très angoissant. La télévision est devenue une sorte de gros « œil de bœuf » qui crache sans arrêt à

la gueule des gens ce qu'ils finissent par croire être la vérité. Je sais instinctivement quand quelqu'un joue et aujourd'hui tout cela relève moins de la politique que du casting. J'ai sans doute été très marqué inconsciemment par ce jour où Jospin est arrivé derrière son pupitre et a dit : « j'assume la responsabilité de ce qui vient d'arriver et je me retire de la vie politique ». Cela m'a beaucoup ému. Je trouve que cet homme, à cet instant-là, a donné une espèce d'humanité à tout ce cirque en disant ces mots à la fois simples et puissants. C'était très noble et très spectaculaire. J'ai eu l'impression qu'il n'avait pas vu venir et était terriblement surpris. Je me suis dit – mais c'est ma rêverie – qu'il y avait eu manipulation. Et que lui ne l'avait pas senti. Sur ce point je revendique le droit à l'imaginaire. Sans doute que cet incident a travaillé en sourdine pour aboutir au scénario que j'ai ensuite écrit.

Vous parlez de droit à l'imaginaire, est-ce pour cette raison que vous n'avez pas voulu réaliser un film « politicien » mais beaucoup plus abstrait, qui questionne la morale ?

Je ne suis pas certain que le film questionne aussi précisément la morale politique. S'il fallait absolument extraire un message de ce film, ce pourrait être qu'il faut beaucoup de patience pour se détacher de ce qui nous fait, pour essayer de trouver ce que nous sommes, en tant qu'individu. C'est peut-être le sens de cette histoire. Elle aurait pu se passer dans le cadre d'une administration, dans l'organigramme d'un grand magasin. On sait bien à quel point on est fait par les autres. S'ébrouer de tout ça, c'est une sacrée aventure. Dans le monde politique tel qu'il nous est présenté, j'imagine que ça va devenir de plus en plus difficile pour les hommes et femmes politiques. Mais d'une certaine façon j'aimerais qu'on puisse abstraire le film du politique, et le voir davantage comme une métaphore.

Est-ce qu'on peut voir votre film comme une métaphore de ce que vous avez pu expérimenter, c'est à dire la troupe de théâtre, du rapport de l'individu à ce groupe ? On dit souvent que les premiers films sont les plus personnels, les plus intimes.

Bien sûr, on ne parle jamais que de soi, même quand on parle des autres. Une fois monté, je me suis aperçu que le film parlait du théâtre. Mais je n'ai pu m'en rendre compte qu'une fois le film terminé. La loge, le trac, la peur, le chemin qui nous amène jusqu'à la scène, les répétitions, l'obligation absolue de séduire, de plaire, autant de signes qui sont intimement liés à mon expérience d'acteur. Mais tout cela s'est fait de manière souterraine, sans quoi j'aurais directement raconté le parcours d'un acteur.

Le personnage joué par Yvan Attal est taciturne, fermé, presque hermétique, pas du tout exubérant. Y avait-il, là aussi, une part intime ?

Pendant les conversations de pré tournage, je disais à Yvan que, pour moi, le personnage fait partie de ces gens qui ont cru ce qu'on leur a dit quand ils étaient petits. Croire que s'il travaillait sérieusement, honnêtement, il développerait sa propre personne, son parcours, sur ces bases-là. C'est d'ailleurs ce qu'on me disait quand j'étais petit. Le personnage est en effet silencieux, intelligent, non exhibitionniste, timide, réfléchi et absolument pas extraverti. La question est de savoir si des types comme lui ont encore le droit de passer à la télévision. Quand on voit quelqu'un à la télé, on cherche à savoir s'il est sympathique. Chirac a la réputation d'être un type extrêmement sympa. Peu importe les bourdes ou malversations qu'il a pu commettre, il détient cette sorte de carte magique : il est sympa. Et ça m'intéressait que le personnage joué par Yvan ne soit pas « sympa ». Son droit à la parole, il va le conquérir.

Tout le reste, la manipulation, la présence d'un industriel qui tirerait les ficelles, je le revendique comme quelque chose qui n'a pas de prétention à être réaliste.

Vous parliez de la dégradation du rapport entre les médias et la politique, l'art. Vous êtes un enfant des années 70, étiez-vous engagé, rempli d'idéaux politiques ?

J'avais 19 ans en 68. Mais j'habitais en banlieue, dans un milieu ouvrier, populaire. On avait beaucoup de distance avec ces étudiants qui étaient considérés comme des gosses de riches faisant une révolution. On descendait en voiture le vendredi soir pour regarder les manifs. Je ne peux pas dire qu'il y ait eu une conscience politique réelle à ce moment-là. Cela a davantage été important quand les usines ont fermé. Ensuite je crois que 68 a apporté une envie d'y croire, de s'intéresser à la politique, même si c'est une révolution qui ne va pas au bout d'elle-même. Donc oui, j'ai acquis une curiosité, une sensibilité, plutôt très à gauche d'ailleurs. Mais depuis je me suis détaché de la chose politique. Je n'y crois plus.

La séquence du débat télévisé, c'était une manière d'entrer au cœur de cet « œil de bœuf » ?

Oui, ce sont des choses qu'on a tous en mémoire. C'est un moment où la politique et la télévision se consomment l'une et l'autre. Le débat devient un spectacle. En même temps il y a le danger inhérent au spectacle. Il peut potentiellement se passer des choses impossibles à maîtriser. Le direct est le dernier round, le dernier instant. C'est là où l'on commence à avoir des perles de sueurs, qu'on s'approche plus intimement de l'homme ou de la femme politique. C'est beaucoup moins facile de maîtriser la tricherie pendant une heure ou deux de débat que pendant cinq minutes au journal télévisé.

Yvan Attal, à ce moment-là, a ce geste assez beau de retirer ses chaussures pour se mettre à l'aise comme le faisait votre personnage quelques dizaines de minutes plus tôt dans le film.

J'aime bien observer les tics des hommes politiques. Chirac par exemple est, jusqu'en 1988, totalement coincé. Et un jour, on le voit s'asseoir au fond de son fauteuil et ouvrir sa veste. Il a mis 25 ans pour arriver à ce geste de décontraction. Il a travaillé, réfléchi, rencontré des spécialistes. En sophrologie, on vous dit d'enlever votre ceinture, de défaire vos lacets, de vous enfoncer dans votre fauteuil pour vous détendre. J'ai inventé ce geste des chaussures qui, à mon sens, peut faire partie de cette panoplie de décontraction. C'est aussi, à ce moment-là du film, une sorte de prise de pouvoir discrète de la part du personnage.

Vous aviez des modèles ? Est-ce que vous avez vu le film de Depardon sur Giscard qui est exemplaire sur la question du passage de l'idéologie à la communication ?

Oui, je l'ai vu. Il y a même des moments précis du film de Depardon dont je me suis un peu inspiré. Par exemple, la scène du repas. Giscard est en train de manger chez des amis et regarde sa propre intervention au journal de 20 heures. Ils sont à table et se livrent tous à un festival de flagornerie envers lui. En même temps, d'une façon plus triviale, on voit la salade qui se balade sur la table. Ce sont des choses qui m'ont marqué, bien entendu. J'ai de toute façon vu beaucoup de reportages sur les hommes politiques, même si encore une fois, j'aime à voir le film davantage comme une métaphore que comme un précis de décomposition politique.

Niels Arestrup

Réalisateur Cinéma Long métrage

2006 LE CANDIDAT

Auteur Théâtre

2006 LE TEMPS DES CERISES

Comédien Longs métrages – Liste sélective à partir de 2000

2006 LE CANDIDAT de Niels Arestrup	2005 DE BATTRE MON COEUR S'EST ARRÊTÉ de Jacques Audiard - César du Meilleur Second Rôle Masculin 2006
LE SCAPHANDRE ET LE PAPILLON de Julian Schnabel	2004 LA PART ANIMALE de Sébastien Jaudeau
THE BOURNE ULTIMATUM de Paul Greengrass	2002 PARLEZ MOI D'AMOUR de Sophie Marceau
2005 LES FRAGMENTS D'ANTONIN de Gabriel Le Bomin	UNE AFFAIRE PRIVEE de Guillaume Nicloux
	2000 LE PIQUE NIQUE DE LULU KREUTZ de Didier Martiny

Comédien Théâtre

2006 LETTRES À UN JEUNE POÈTE de Rainer-Maria RILKE Adap. Rainer BIEMEL Msc. Niels ARESTRUP Tournée EVA de Nicolas BEDOS Msc. Daniel COLAS	LE MISANTHROPE de MOLIÈRE Msc. Pierre PRADINAS
2005 LETTRES À UN JEUNE POÈTE de Rainer-Maria RILKE Adap. Rainer BIEMEL Msc. Niels ARESTRUP Théâtre de La Bruyère	LA MOUETTE de Anton TCHEKHOV Msc. Andreï KONCHALOVSKY
2004 QUARTETT de Heiner MÜLLER Msc. Hans Peter CLOOS Théâtre de l'Athénée	LES TROIS SOEURS de Anton TCHEKHOV Msc. Maurice BENICHOV
2003 L'HOMME, LA BÊTE ET LA VERTU de Luigi PIRANDELLO Msc. Jean-Claude IDÉE Théâtre Montparnasse	LE RADEAU DE LA MORT Msc. Hans - Peter CLOOS
1984 MADEMOISELLE JULIE Msc. Andréas VOUTSINAS	B 29 Msc. Berek GOLBY
MARIE BLANCHE de M. BASHKIRTSEFF Msc. Niels ARESTRUP	FOOL FOR LOVE Msc. Andréas VOUTSINAS
COPENHAGUE de M. FRAYN Adap. J.-M. BESSET Msc. Michaël BLAKEMORE	DOM JUAN Msc. Maurice BENICHOV
QUI A PEUR DE VIRGINIA WOOLF ? de E. ALBEC Msc. John BERRY	LA DERNIERE NUIT DE L'ETE Msc. Yves BUREAU
LA MUSICA DEUXIEME de M. DURAS Msc. Bernard MURAT	LA CERISAIE Msc. Peter BROOK
LETTRES A UN JEUNE POETE de R.-M. RILKE Msc. Niels ARESTRUP	L'AMANT de Harold PINTER Msc. Philippe FERRAN
ECRITS SUR L'EAU Msc. Niels ARESTRUP	PLATONOV Msc. Gabriel GARRAN
	HAUTE SURVEILLANCE Msc. Claude MATHIEU
	THE FAMILY Msc. Berek GOLBY
	GILLES DE RAIS Msc. Roger PLANCHON
	HOTELS BALTIMORE Msc. Alexandre ARCADY
	CRIME ET CHATIMENT Msc. André BARSACQ

Entretien avec Yvan Attal

Qu'est-ce qui vous a plu au départ dans le scénario du Candidat ?

J'ai immédiatement été saisi par la tension qui s'en dégageait. Une tension assez abstraite qui ne disait jamais de quelle élection il s'agissait, ni à quel parti les personnages appartenaient. Le scénario n'était en rien « politicien ». Il interrogeait plutôt quelque chose de l'ordre de la morale politique, très loin de certains projets où il s'agit de dénoncer, de pointer du doigt, de reprendre des propos. Niels au contraire ne portait aucun jugement. Je l'ai ensuite rencontré et j'ai tout de suite été hypnotisé, séduit par son charisme.

Le cataclysme politique du 21 avril 2002 a-t-il été déterminant dans votre envie de jouer ce rôle ?

Je ne suis pas quelqu'un de réellement engagé. J'ai des convictions, des angoisses, mais pour un tas de raisons je ne suis pas très actif politiquement même si la politique m'intéresse.

Pour moi c'était surtout l'occasion de jouer et d'être dirigé par un acteur, qui plus est, un acteur que j'admire.

J'ai 42 ans mais je me considère toujours comme un jeune acteur. Me retrouver entre Niels Arestrup et Maurice Bénichou m'a beaucoup appris et impressionné. Je n'aurais sans doute jamais osé jouer un rôle comme celui-ci si Niels ne m'avait pas donné toute sa confiance.

Vous interprétez un personnage taciturne, mal à l'aise avec l'idée de mensonge et de mise en scène. Est-ce que c'était une nouveauté pour vous ?

Non, j'ai souvent joué des personnages taciturnes et introvertis. Au regard de ce que j'ai joué ces derniers temps, c'est davantage le ton du film qui change. La nouveauté pour moi c'était de jouer un homme politique. Mais d'un point de vue sensible ce n'est pas un personnage très éloigné de moi et de ce que je joue d'habitude.

Votre manière de jouer est très proche de la méthode américaine de «l'underplaying», vos manières sont très sobres, retenues, intériorisées.

Si je suis dans l'introspection c'est parce que mon personnage le demande : parachuté au dernier moment à une place qu'il sent confusément ne pas être la sienne... C'est une question d'énergie. Quand on est musicien, on ne touche pas à des cordes de la même manière selon qu'on est dans une symphonie ou un quatuor.

J'ai senti que ce personnage, Michel Dedieu, ne bougeait pas beaucoup, que physiquement c'était un personnage qui ne déplaçait pas d'air. Il se fond dans les murs car il n'est pas à l'aise à cette place qu'il remet d'ailleurs en question à certains moments. Et puis Niels vous place dans un univers, vous met dans un rythme. Ici l'ambiance était à l'enfermement. C'est une question d'écoute : écouter le décor, l'univers apporté

par le metteur en scène. Pour Michel Dedieu il me semblait juste d'avoir des manières feutrées, ne pas en faire beaucoup en effet. Inhibé par son entourage avec lequel il ne se sent pas en confiance. Si je devais trouver un exemple concret, je dirais qu'une scène a été déterminante dans ma façon de concevoir ce personnage, celle où je dis à Georges, le chef du Parti, interprété par Niels « Je suis comme une chèvre qu'on attache à un piquet ». C'était une image assez juste de mon personnage et en conséquence il me paraissait adéquat de le jouer effectivement comme une chèvre qu'on attache au piquet. Michel Dedieu dispose d'un espace de liberté très réduit et a donc une capacité de mouvement tout aussi réduite. Ce genre de choses vous aide à jouer. Peu à peu, Michel a envie de s'enfuir, un peu comme dans la chèvre de Monsieur Seguin. Et quand il s'enfuit il a affaire au loup

Etait-ce un rôle difficile à endosser ?

J'avais peur de ce personnage, peur d'incarner cet homme politique. En raison d'un tas de complexes qui parfois vous font penser que vous ne serez pas crédible. Alors j'ai fait le choix de ne pas m'encombrer de clichés qui puissent m'emprisonner. Niels me laissait toute latitude par rapport à ça.

Comment vous êtes-vous concrètement préparé pour interpréter le rôle d'un homme politique ?

J'ai demandé à rencontrer François Hollande qui m'a très gentiment invité dans son bureau. Il a probablement une dizaine d'années de plus que moi, il est chef d'un parti. Il n'est pas un « jeune » du parti contrairement à mon personnage. C'était néanmoins très instructif. Je lui ai posé un certain nombre de questions, dont les réponses n'allaient pas forcément m'aider à jouer le rôle mais me permettraient de démystifier « l'homme politique » et peut-être m'imprégner de sa personnalité. Si bien que lorsque j'essayais un costume pour le rôle, je n'avais

pas l'impression que c'était un costume de cinéma. J'avais à l'esprit son image à lui. J'avais, bien entendu, mes raisons d'aller voir François Hollande, des raisons pas nécessairement politiques d'ailleurs. Mon instinct me guidait vers lui. Mais il ne s'agissait pas de l'imiter pour autant

Est-ce que vos expériences américaines ont changé quelque chose dans votre approche du jeu ?

Toutes les expériences vous apprennent quelque chose sur vous en tant qu'acteur. Vous vous éprouvez vous-même. Plus j'avance, plus je me sens libre.

Est-ce que le fait que Niels Arestrup soit lui-même comédien vous a aidé ? Est-ce que cela fait naître une connivence ?

Ce n'est pas seulement qu'il est un acteur, mais il est un grand acteur. Même s'il mettait en scène au cinéma pour la première fois, son expérience des acteurs était déjà grande.

Souvent on prend confiance dans un metteur en scène lorsqu'on le voit demander une chose à un acteur qu'on aurait soi-même demandé. Si le metteur en scène ne voit pas le problème chez l'autre, pourquoi verrait-il ce qui ne va pas chez vous ? Lorsque vous sentez que le metteur en scène a saisi ce qui n'allait pas, et qu'il fait en sorte de vous amener dans la scène, alors vous êtes en confiance.

Quand vous vous approchez de quelqu'un en lui parlant doucement, vous créez un climat. Au contraire si vous hurlez de loin vous créez les conditions d'un jeu différent. Là encore c'est une question d'énergie. A sa manière de me parler sur le plateau, j'avais une manière de lui répondre dans la scène. C'était un dialogue. C'est pour cette raison qu'il y a toujours un rapport affectif entre un metteur en scène et un acteur. J'étais hypnotisé par les manières de Niels. Au fond on peut même dire que j'étais assez soumis. Dans sa façon de s'adresser à moi en tant que metteur en scène, il m'a lui-même attaché

au piquet, mais sans violence. Il est généralement identifié comme un acteur de théâtre, mais sur le plateau, ce qu'il voulait de nous c'était tout sauf du théâtre. Très souvent par exemple, il nous demandait de déstructurer le dialogue. C'est un homme qui aime défaire une chose qui est faite.

Le rapport qu'il a aux acteurs est sans comparaison avec les autres metteurs en scène avec qui j'ai travaillé. Rien sur le plateau de ce qui appartient directement à la machine du cinéma ne devait gêner les acteurs. Il y a une compréhension mutuelle, une chose entendue dès le départ.

Vous êtes vous-même metteur en scène. Est-ce que le fait de comprendre comment on cadre, comment on monte, influe sur votre jeu ?

Bien entendu, même si au moment de jouer une scène tout n'est pas sous contrôle. Mais je me suis surtout rendu compte qu'un acteur n'est rien d'autre qu'un outil. En un sens il est là au même titre qu'un objectif, un micro, un rail de travelling. C'est un outil supplémentaire pour raconter une histoire, certes un outil plus fragile. Comprendre que tout ne passe pas par l'acteur est très libérateur car on s'impose moins de pression.

Yvan Attal

Réalisateur Cinéma Long métrage

- 2004** ILS SE MARIÈRENT ET EURENT BEAUCOUP D'ENFANTS
- 2000** MA FEMME EST UNE ACTRICE

Réalisateur Cinéma Court-métrage cinéma

- 1996** I GOT A WOMAN Prix au Festival d'Humour de l'Alpe d'Huez

Comédien Long métrage

- | | |
|---|---|
| <ul style="list-style-type: none"> 2006 LE SERPENT de Eric Barbier 2005 ANTHONY ZIMMER de Jérôme Salle
L'INTERPRETE de Sydney Pollack
MUNICH de Steven Spielberg 2004 ILS SE MARIÈRENT ET EURENT BEAUCOUP D'ENFANTS de Yvan Attal
UN PETIT JEU SANS CONSÉQUENCE de Bernard Rapp 2003 BON VOYAGE de Jean-Paul Rappeneau
IL EST PLUS FACILE POUR UN CHAMEAU de Valeria Bruni-Tedeschi 2001 AND NOW... LADIES AND GENTLEMEN de Claude Lelouch 2000 MA FEMME EST UNE ACTRICE de Yvan Attal 1999 THE CRIMINAL de Julian Simpson
LE PROF de Alexandre Jardin 1998 WITH OR WITHOUT YOU de Michaël Winterbottom
MES AMIS de Michel Hazanavicius | <ul style="list-style-type: none"> 1997 ALISSA de Didier Goldschmidt
CANTIQUE DE LA RACAILLE de Vincent Ravalec 1996 SARA KA BO de Denis Amar
LOVE ETC... de Marion Vernoux
Prix Jean Gabin 1995 PORTRAITS CHINOIS de Martine Dugowson 1992 LES PATRIOTES de Eric Rochant 1991 AUX YEUX DU MONDE de Eric Rochant
AMOUREUSE de Jacques Doillon
APRES L'AMOUR de Diane Kurys 1990 MAUVAISE FILLE de Régis Franc 1989 UN MONDE SANS PITIE de Eric Rochant
César du Meilleur Jeune Espoir Masculin 1990 |
|---|---|

ADR PRODUCTIONS

Longs métrages

- 2006** LE CANDIDAT de Niels Arestrup
Avec : Yvan Attal, Stefania Rocca
- 2005** LA MAISON DE NINA de Richard Dembo
Avec : Agnès Jaoui
- 2004** MÉMOIRE D'UN SACCAGE
de Fernando E. Solanas
Documentaire
- A BOIRE de Marion Vernoux,
Thomas Bidegain, Frédéric Jardin
Avec : Emmanuelle Béart, Edouard Baer,
Atmen Kelif
- VICTOIRE
de Stéphanie Murat et Gilles Laurent
Avec : Sylvie Testud,
Mylène Demongeot, Philippe Khorsand,
Pierre Arditi, Catherine Samie,
Aurore Clément ...
- 2003** FUREUR de Karim Dridi
Avec : Samuel Le Bihan
- 2002** SATIN ROUGE de Raja Amari
Avec : Hiam Abbass, Maher Kamoun
- UN MOMENT DE BONHEUR
de Antoine Santana
Avec : Isild Le Besco, Malik Zidi
- PETITES MISERES
de Laurent Brandenbourger
et Philippe Boon
Avec : Albert Dupontel, Marie Trintignant
- THELMA de Pierre-Alain Meier
Avec : Laurent Schilling, Pascale Ourbih
- 2001** REINES D'UN JOUR de Marion Vernoux
Avec : Karin Viard, Hélène Fillières,
Sergi Lopez, Clémentine Célerié,
Jane Birkin, Victor Lanoux
- 2000** CUBA FELIZ de Karim Dridi
Long-métrage musical
- 1999** RIEN A FAIRE de Marion Vernoux
Avec : Valéria Bruni Tedeschi,
Patrick Dell'Isola, Sergi Lopez
- MONDIALITO de Nicolas Wadimoff
Avec : Moussa Maaskri, Antoine Maulini,
Emma de Caunes
- 97/98** KARNAVAL de Thomas Vincent
Avec : Sylvie Testud, Clovis Cornillac,
Amar Ben Abdallah
- HORS JEU de Karim Dridi
Avec : Philippe Ambrosini,
Rossy De Palma, Patrick Bruel
Clotilde Couraud, Arielle Dombasle,
Michel Galabru
- LES MIGRATIONS DE VLADIMIR
de Milka Assaf
Avec : François Morel, Anne Jacquemin,
Michel Aumont
- 1996** TABLEAU FERRAILLE
de Moussa Sene Absa
Avec : Ismael Lo, Ndèye Fatou Ndaw
- LE TESTAMENT DE MONSIEUR
NAPUMOCENO DA SILVA DE ARAUJO
de Francisco Manso
- 1995** BYE BYE de Karim Dridi
Avec : Sami Bouajila, Ouassini Embarek,
Nozha Khouadra
- 1993** L'HOMME SUR LES QUAIS
de Raoul Peck
Avec : Toto Bissainthe
- RETOURS A BEYROUTH
de Jean-Claude Codsi
- 92/91** HYENES de Djibril Diop Mambéty
Avec : Mansour Diouf, Ami Diakhate
- 1991** LA NUIT de Mohamet Malasse

LISTE ARTISTIQUE

Georges	Niels ARESTRUP
Michel Dedieu	Yvan ATTAL
Christine	Clotilde DE BAYSER de la Comédie Française
Maxime	Maurice BENICHOU
Nicole	Sophie BROUSTAL
La Journaliste	Marie-Gaëlle CALS
Edouard	Cyril COUTON
Dr. Mascard	Alain DOUTEY
Mme Arani	Catherine EPARS
Garde du corps Michel	Bruno ESPOSITO
Sam	Guillaume GALLIENNE de la Comédie Française
Philippe	Laurent GREVILL
Eric Carson	Thierry HANCISSE de la Comédie Française
Nadia	Isabelle LE NOUVEL
N'Dogé	Albert MENDY
Le Journaliste	Marc RIOUFOL
Laura	Stefania ROCCA
Luigi	Fabio SARTOR
Henry	Luc THUILLIER

LISTE TECHNIQUE

Scénario	Niels ARESTRUP
Image	Romain WINDING – AFC
Son	Brigitte TAILLANDIER
Décors	Thierry FRANÇOIS
Montage	Sylvie GADMER
Costumes	Carine SARFATI
Musiques originales	Sébastien SOUCHOIS Olivier INNOCENTI Christophe OGER
Casting	Brigitte MOIDON - A.R.D.A
Premier assistant	Paolo TROTTA
Directeur de production	Marc FONTANEL
Producteur	Pascal VERROUST
Une production	ADR Productions
En coproduction avec	France 3 Cinéma
Avec la participation de	Canal +
En association avec	Banque Populaire Images 7
Distribué par	PYRAMIDE
Ventes à l'étranger	PYRAMIDE INTERNATIONAL

2007 – France – 35mm – couleur – 1h35 – 1.85 – Dolby srd

